

Amédée Guiard et les amitiés particulières 1913

L'année 1913 fut une année extraordinaire pour les lettres françaises. Pierre Olivier Walzer la tient pour la plus riche de toute l'histoire de la littérature. « Comme si la France, écrit-il, eût senti la nécessité, avant de sombrer dans l'horreur des massacres, de rassembler ses forces vives et de jeter à la face du monde ce qu'elle pouvait offrir de plus grand et de plus varié dans l'ordre de la création¹ ». Cette année-là parut en feuilleton, dans le quotidien *La Démocratie*², *Antone Ramon*, un roman que Montherlant estima le plus beau de tous ceux consacrés aux amitiés particulières. « Quiconque s'intéresse à ce sujet doit lire *Antone Ramon* » confia-t-il à Claude Sarraute lors d'un entretien pour *Le Monde*, en précisant : « Il y a dans ce livre un frémissement, un pathétique, une noblesse exceptionnels³ ». Ce jugement, répété en maintes occasions⁴, est d'autant plus élogieux qu'il est celui d'un grand écrivain qui nous a donné sur ce thème l'œuvre de sa vie : *Les Garçons*.

Lafon, Guiard, Montherlant : Trois de Sainte-Croix

Il est curieux qu'aucun des biographes de Montherlant, en dépit de cette insistance, ne se soit penché sur *Antone Ramon* ou n'ait consacré quelques lignes d'étude à l'auteur de ce roman, « le bon helléniste Amédée Guiard⁵ ». Les routes de ces deux hommes se sont pourtant croisées, à un moment crucial de l'existence de Montherlant, et en un lieu auquel il n'a cessé, sa vie durant, de rendre un hommage ému : le collège Sainte-Croix de Neuilly. Montherlant vécut quatre trimestres de sa scolarité à Sainte-Croix, de janvier 1911 jusqu'à son renvoi de l'établissement en mars 1912, tandis qu'Amédée Guiard y enseigna le grec à partir de la rentrée scolaire de 1911. L'auteur des *Garçons* n'eut jamais pour professeur Amédée Guiard⁶. Cependant, tous deux connurent, le premier comme élève, le second comme maître, l'extraordinaire atmosphère qui régnait dans ce collège religieux. Nous disposons là-dessus du témoignage très explicite de Montherlant : « En 1911 et en 1912, dans le collège Sainte-Croix de Neuilly, a existé pour beaucoup d'êtres, les plus fiers et les plus nobles, quelque chose d'indépassable. Pour beaucoup d'êtres, ce qu'ils ont vécu ici est le meilleur, le plus riche et en vérité l'essentiel de toute leur vie⁷ ». À Jean de Beer, l'un de ses biographes, Montherlant confiera plus précisément en quoi consistait le caractère exceptionnel de l'établissement : « Le climat de Sainte-Croix, quand il s'agissait des relations entre êtres de jeunesse ou entre des adultes et eux, était incomparable⁸ ». Il tentera d'ailleurs de restituer ce climat de ferveur et d'amour dans un essai (*La Relève du matin*), une pièce de théâtre (*La Ville dont le prince est un enfant*) et un roman (*Les Garçons*) - la pièce étant d'ailleurs issue du roman, alors en gestation.

¹ Pierre Olivier Walzer, *Littérature française*, Tome XV, *Le XX^e siècle, I - 1896-1920*, Arthaud, 1975. p. 150.

² Le quotidien d'opinion *La Démocratie* - dont le premier numéro parut le 17 mai 1908 - était l'expression du Sillon, mouvement d'idées qui fut à l'origine qualifié de "chrétien à tendances sociales" et qui, au moment de sa dissolution, était devenu un courant politique d'inspiration religieuse, père de la démocratie chrétienne. Le journal comme le mouvement furent fondés et dirigés par Marc Sangnier. *Antone Ramon* parut en page quatre de *La Démocratie*, en 71 livraisons (du numéro 943 au numéro 1014, soit du samedi 15 mars 1913 au dimanche 25 mai 1913).

³ Entretien avec Henry de Montherlant à propos de *La Ville dont le prince est un enfant*. *Le Monde* du 6 décembre 1967, p. 15.

⁴ Notamment : 1) dans sa lettre *A Monsieur l'Abbé C. Rivière*, qui sert d'introduction à *La Ville dont le prince est un enfant*. ; 2) dans l'interview qu'il accorda à Jacques Chancel : *Radioscopie* vol I, Editions J'ai lu, 1970, p. 157.

⁵ L'épithète est de Montherlant : *La Relève du matin*, Notes II, p. 161 [Coll. Pléiade. Essais].

⁶ Selon son ami Faure-Biguet, Montherlant apprit le grec pendant quatre ans et avant son entrée à Sainte-Croix, par leçons particulières en dehors de l'école : J.-N. Faure-Biguet, *Les enfances de Montherlant*, 1941, p. 49.

⁷ Discours prononcé le 25 janvier 1920 devant les anciens élèves de l'école Sainte-Croix de Neuilly et leurs maîtres et reproduit en note VI de *La Relève du matin*, p. 165.

⁸ Jean de Beer, *Montherlant ou l'homme encombré de Dieu. Avec des remarques par H. de Montherlant*, p. 14.

Que ce collège fût une serre chaleureuse propice à l'épanouissement des âmes sensibles comme aux vocations littéraires ou artistiques – sinon religieuses⁹ – se trouve confirmé par la naissance en son sein d'un autre romancier de talent : André Lafon. Cet ami intime de François Mauriac était préfet de la division des petits à Sainte-Croix lorsqu'il fit paraître en 1912 une autobiographie romancée de son enfance, qui fut aussitôt remarquée : *L'Elève Gilles*. Les amitiés particulières ne sont pas le thème central de ce roman, mais la même douceur qui imprègne *L'Elève Gilles* dans sa totalité éclaire les quelques pages où sont évoqués les gestes de tendresse entre jeunes garçons : billets doux, poèmes maladroits dédiés à l'ami, cadeaux glissés dans les pupitres, baisers furtifs. À travers le regard du petit Gilles, qui a tout juste onze ans, André Lafon restitua avec infiniment de poésie un monde énigmatique, tour à tour limpide et ténébreux. La beauté, celle de la nature comme celle des garçons, ainsi que l'amitié, apportent dans ce récit qui s'achève sur un drame, une ineffable touche de paix, d'enchantement. *L'Elève Gilles* fut goûté de Maurice Barrès, qui usa de son influence pour qu'il obtînt le Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1912, la première année où le prix fut décerné. Ce titre connut de nombreuses éditions, preuve de la curiosité du public à son égard, dont la dernière, illustrée, a fait l'objet, récemment, d'une réimpression¹⁰.

Mais Maurice Barrès fut également sensible à la beauté d'*Antone Ramon*, roman sur « le mystère de l'adolescence » écrit par un homme « qui a gardé, sous sa vieille expérience de professeur, un cœur jeune, une âme pure d'enfant ». Rapprochant les deux œuvres issues, en quelque sorte, de Sainte-Croix, Barrès fit cette remarque, que Montherlant ne pouvait pas manquer de relever et d'approuver : « Il est curieux que du même collège soient sortis les deux romans les plus vrais et les plus touchants qui, depuis Dickens et Daudet, nous aient raconté les misères et les scrupules des enfants délicats dans les internats¹¹. »

Un collège aux allures sillonistes

À quoi attribuer cet état de grâce que connut l'établissement aux alentours des années 1912-1913 ? Sans doute aux idées libérales de son supérieur, l'abbé Pierre Petit de Julleville¹², qui gouverna le collège dans l'esprit élevé et fraternel du Sillon, le mouvement démocrate-chrétien fondé à la fin du XIX^e siècle par Marc Sangnier et ses amis. Ce libéralisme s'opposait à la discipline et à la rigueur froides, implacables des jésuites. Ces derniers exécrèrent d'ailleurs les sillonistes et leur système éducatif. Ils pourchassaient impitoyablement les amitiés particulières dans leurs collèges, et s'opposaient de façon inhumaine à tout ce qui pouvait les susciter. Jean-Louis de Faucigny-Lucinge eut le triste privilège de fréquenter comme interne, pendant la première guerre mondiale, l'institution Saint-Louis-de-Gonzague, rue Franklin, dirigée par des jésuites. Il confesse, dans ses *Mémoires*, avoir haï l'internat de toutes ses forces et vécu comme un drame chaque retour au collège en début de semaine. « L'éducation des jésuites, écrit-il, qui a souvent montré à quel point elle pouvait être intellectuellement brillante, était désastreuse sur le plan humain : des pratiques religieuses exagérées, une discipline draconienne, l'obsession de notre "pureté", d'où une surveillance malade, tout cela

⁹ Jean Renoir fut, une décennie plus tôt, élève de Sainte-Croix, et si le souvenir qu'il nous restitue dans son autobiographie diffère beaucoup de celui qu'en a gardé Montherlant, il faut l'attribuer en partie au changement de la direction du collège. Jean Daniélou passa également à Sainte-Croix, dans la période où Pierre Petit de Julleville, le supérieur qui signa le renvoi de Montherlant, s'occupait encore de l'établissement. Cf. sur ce point le discours de réception à l'Académie française d'un autre ancien de Sainte-Croix, le révérend père Carré (réf. 16.).

¹⁰ André Lafon (1883-1915), *L'Elève Gilles*. Préface de Michel Suffran ; illustrations de Jean-Charles de Munain, Nouv. éd. Blaye (Hôtel de ville), Ausone, 1987, 174 p. Réimprimé en 1995.

¹¹ Préface de Maurice Barrès au *Carnet intime de guerre d'Amédée Guiard*, Bloud et Gay, 1917. Cette préface reprend un article paru dans *L'Echo de Paris* du 27 mars 1916 et intitulé *Un Sergent, docteur ès Lettres, médite dans la tranchée*, que Barrès écrivit au lendemain de la nouvelle de la mort "au champ d'honneur" d'Amédée Guiard. L'article a été également reproduit dans le *Bulletin de Sainte Croix*, mai 1916, n° 27, p. 318. La phrase de Barrès que nous avons reproduite fut citée par Montherlant dans *La Relève du matin* [p. 61 (Essais, Coll. Pléiade)], sans que, curieusement, soient mentionnés les deux romans dont il s'agit.

¹² Fils de l'éminent professeur Louis Petit de Julleville [(1841-1900), maître d'œuvre notamment d'une monumentale *Histoire de la langue et de la littérature française*], Pierre Petit de Julleville (Paris, 1876 - †Rouen, 1947) deviendra évêque de Dijon en 1927, puis cardinal-archevêque de Rouen en 1936.

engendrait cette dissimulation, cette réticence morale qu'on a d'ailleurs bien marquées au fer rouge par ces deux mots : l'esprit jésuite¹³. »

Rien de tel à Sainte-Croix. L'archevêché avait nommé à sa tête, pour une réorganisation totale du collège, un libéral. L'abbé Pierre Petit de Julleville n'aurait sans doute pas désavoué la devise que Montherlant fait citer par le supérieur Pradeau de la Halle dans *Les Garçons* : « Mieux vaut le désordre avec l'amour que l'ordre sans amour¹⁴ ». Il n'aurait pas désapprouvé non plus cette opinion du même personnage, lorsqu'il s'abstient de condamner l'amitié particulière entre Serge et Alban : « Je crois que l'affection est le plus puissant levier qui existe sur la terre¹⁵ ». S'appuyant sur le témoignage d'anciens élèves de Sainte-Croix, le Révérend père Carré évoqua, dans son éloge de Jean Daniélou, « l'inoubliable regard », plein d'amour et de respect, de Pierre Petit de Julleville. Un adolescent de quinze ans aurait dit de ce regard : « C'est de la lumière qui tombe¹⁶ ». André Lafon nous apporte également, d'une certaine façon, un témoignage sur le supérieur de son école, par la dédicace qu'il écrivit pour son recueil poétique *La Maison pauvre* : « À l'abbé Petit de Julleville, j'offre cette *Maison pauvre* où la paix est entrée avec lui. »

Avec un tel supérieur, entouré de collaborateurs choisis sur la base de sa propre sensibilité autant que sur le critère du christianisme social, le collège ne pouvait qu'être un havre privilégié pour la qualité des relations humaines. « Un réservoir d'âmes ». Amédée Guiard fut incontestablement un homme de la même trempe chrétienne : un être attentif et aimant. Il avait par ailleurs adhéré au Sillon de Marc Sangnier bien avant d'entrer au collège Sainte-Croix, puis était devenu l'un des collaborateurs les plus actifs du mouvement¹⁷. Son recrutement s'accordait donc parfaitement avec la ligne libérale du collège¹⁸.

La transposition romanesque de Sainte-Croix dans *Les Garçons*, l'école Notre-Dame du Parc ou « Notre-Dame des Gosses », est clairement désignée comme une école de gauche¹⁹, dans un chapitre en tête duquel Montherlant a intentionnellement placé une citation de Paul Renaudin, l'un des principaux collaborateurs de Marc Sangnier. La citation est d'ailleurs extraite de la revue *Le Sillon*²⁰. Si le supérieur Pradeau de la Halle n'est pas lui-même silloniste, ce qui, en 1912-1913, aurait constitué un anachronisme, la bibliothèque que lui invente Montherlant comprend néanmoins les œuvres de Sangnier²¹. Ces éléments confirment qu'il suffit de lire *Les Garçons* pour avoir un aperçu de l'état d'esprit du collège où enseigna l'ancien silloniste Guiard. Mais si l'on veut avoir une idée plus précise de l'opinion qu'avait Petit de Julleville sur les amitiés particulières, il faut se reporter à un entretien qu'il accorda en 1929, alors qu'il était évêque de Dijon, à un journaliste désireux de bénéficier de quelques-uns de ses souvenirs de Sainte-Croix. À propos d'Amédée Guiard, la conversation aborda le sujet des amitiés passionnées entre collégiens, qui est le thème central d'*Antone Ramon*. Le journaliste, après avoir jugé anormale la sensibilité du jeune Antone, posa cette question au prélat : « Comme tous les éducateurs religieux, vous devez blâmer ces amitiés et peut-être en avez-vous brisé,

¹³ Jean-Louis de Faucigny-Lucinge, *Un gentilhomme cosmopolite. Mémoires*, Perrin, 1990, p. 44.

¹⁴ Montherlant, *Les Garçons*, Coll Pléiade, Romans II, p. 464.

¹⁵ Montherlant, *op. cit.*, p. 573.

¹⁶ Robert Ambroise Marie Carré, *Discours de Réception à l'Académie française*, Séance du jeudi 26 février 1976.

¹⁷ Le Sillon fut dissous en 1910, au lendemain de sa condamnation par le pape Pie X. Marc Sangnier et ses amis marquèrent ainsi leur fidélité indéfectible à l'Eglise. Sangnier s'engagea alors plus activement en politique en créant, deux ans plus tard, un parti (la Jeune République) ainsi qu'un journal (*La Démocratie*).

¹⁸ Il est juste de préciser néanmoins que Petit de Julleville refusa d'abord en 1910, la candidature d'Amédée Guiard, et motiva ce refus en ces termes : « C'est que l'obstacle rencontré a été d'ordre administratif : on a craint que votre nomination dans un collège diocésain directement patronné par Mgr l'Archevêque, et au début d'une réorganisation qui équivaut presque à une fondation, ne devînt l'occasion de vraies difficultés étant donné le caractère très franc de vos convictions politiques et sociales. » Mais le supérieur ajouta : « il est évident que les mêmes susceptibilités ne pourront pas se faire jour, une fois la maison fondée et affermie, ce qui ne saurait tarder. » Effectivement, un an après, Petit de Julleville annonçait le recrutement d'Amédée Guiard comme professeur de grec pour la rentrée d'octobre 1911. (Lettres du 11 juillet 1910 et du 12 mai 1911 de Petit de Julleville à Guiard. Fonds Amédée Guiard 3243. Bibliothèque Franciscaine Provinciale.)

¹⁹ « La droite la plus bête du monde avait mis ses fils dans un collège de gauche ; il y avait de cela deux ans, mais elle n'avait pas encore compris que c'était un collège de gauche. » Montherlant, *op. cit.*, p. 739.

²⁰ Montherlant, *op. cit.*, p. 737. La phrase de Paul Renaudin est : « La justice ne régnera qu'après l'amour. »

²¹ Montherlant, *op. cit.*, p. 458.

Monseigneur ? » À quoi l'évêque de Dijon fit cette réponse prudente : « Cela dépend. Il ne faut rien briser chez un enfant qui puisse être formé, éduqué, canalisé. À quoi bon augmenter les heures de tristesse assez fréquentes chez tout adolescent qui se forme ? Si la sensibilité qui s'éveille demeure très pure, ces amitiés servent au bien des deux amis, parfois de tout un groupe. J'en eus la preuve en lisant les témoignages que de grands élèves portaient sur des amis tués à l'ennemi et qui avaient été au collège des entraîneurs d'âmes²². » Cette réponse aurait pu être celle de Pradeau de la Halle (*Les Garçons*) comme du père Levrou (*Antone Ramon*), deux personnages construits sans doute sur le même modèle.

Du petit mitron giennois...

Amédée Guiard est né le 5 janvier 1872, dans la ville de Gien, sur les bords de la Loire. Ses parents tenaient une boulangerie, place Saint-Louis. La famille comptait déjà depuis 1870 un garçon, prénommé André comme son père, lorsque naquit Auguste Amédée Jacques, et elle s'agrandit ensuite de deux filles et d'un autre garçon²³. En dépit de la modestie de sa condition sociale, la très pieuse madame Guiard eut le souci de donner à ses trois fils et à ses deux filles une éducation comparable à celle des enfants des "meilleures familles" de la région. En 1879, les deux aînés qui, jusque-là, allaient à l'école à Gien chez M. Vion, furent mis en pension au collège de Ferrières, petite ville distante d'une cinquantaine de kilomètres de Gien, non loin de Montargis, dans le Gâtinais. Amédée, alors âgé de sept ans, entama la période la plus mémorable de son existence, si l'on en croit la place privilégiée qu'il lui accorde dans le manuscrit de ses souvenirs²⁴. Il y note le nom de son premier ami, un lecteur passionné de son âge qui lui faisait part, avec la flamme de ses dix ans, de chacune de ses découvertes livresques : Maurice Pujo. (Il semble que, devenus adultes, les deux amis soient restés en relation, bien que leur destin ait divergé : Maurice Pujo, d'abord intéressé par la littérature et la philosophie, deviendra journaliste et s'engagera dans la politique. Il est le fondateur avec Henri Vaugois de l'Action française, et avec le sculpteur Maxime Réal del Sarthe des Camelots du Roi. Résumée en deux mots, la ligne politique de Pujo était "le Roi et l'Eglise", tandis que celle d'Amédée Guiard et des sillonnistes tenait dans la formule : "le Christ et la Démocratie".)

En 1883, les autorités religieuses décidèrent de fermer le collège de Ferrières et de le rattacher au petit séminaire d'Orléans, à La Chapelle Saint-Mesmin, dans la banlieue immédiate de la ville. Cet établissement était encore marqué par la très forte personnalité de l'évêque d'Orléans, décédé cinq ans plus tôt, l'illustre Monseigneur Dupanloup. Fils d'un boulanger, Amédée et son frère André se retrouvèrent pensionnaires dans un collège fréquenté par les enfants de la haute bourgeoisie, et ce "surclassement" ne fut pas sans conséquences psychologiques, comme en témoigne, notamment, l'emploi insultant que firent certains de leurs camarades de l'apostrophe : « Mitron²⁵ ! ».

²² H.V., Quelques propos de Monseigneur Petit de Julleville, *Bien public littéraire* (Dijon) du 20 novembre 1929. Pierre Petit de Julleville qui pensait sans doute, par ces propos, à Marc de Montjou (tué à l'âge de 19 ans en 1915) était loin de se douter de l'incroyable réalité des faits sur laquelle Montherlant lève un peu le voile dans *Les Garçons*, à travers son personnage de Linsbourg.

Par ailleurs, l'ancien supérieur crut bon de souligner, au cours de cet entretien, qu'il ne fit pas lire *Antone Ramon* dans son établissement, et que cette œuvre n'avait aucun rapport avec Sainte-Croix, parce que « Amédée Guiard l'avait écrite avant d'y venir ». En réalité, cette dernière affirmation est démentie par une contradiction : Petit de Julleville ajoute en effet que Guiard l'avait écrite « au jour le jour, presque sans savoir où il allait et pour servir de feuilleton à *La Démocratie* ». Or, Guiard est entré à Sainte-Croix en octobre 1911, et *La Démocratie* a commencé de publier son feuilleton en mars 1913.

²³ Amédée reçut le prénom de son grand-père paternel (Amédée Augustin Hocquart). Il était le fils d'André Guiard et de Marie Augustine Guiard née Hocquart. Les autres enfants furent Margueritte (née en 1873), Jules (né en 1876) et Elizabeth, dite Bebeth (née en 1778). Bébeth mourut à l'âge de sept ans, l'année où Amédée fit sa première communion.

²⁴ Notes biographiques manuscrites d'A. Guiard, *Souvenirs d'enfance*, Fonds Amédée Guiard 3229-3231, Cahier V, Bibliothèque Franciscaine Provinciale.

²⁵ Cette insulte, qui figure dans les *Souvenirs d'enfance* d'Amédée Guiard, a été transposée dans *Antone Ramon*, à propos de l'élève Modeste Miagrin. Celui-ci, fils d'un paysan, se fait traiter de « Vacher ! » et tirera vengeance de cette humiliation.

Contrairement à son frère aîné, qui se distingua par le sérieux de ses études, Amédée ne fut pas un excellent élève. Mais il l'égalait au moins sur un point : la ferveur religieuse. S'il ne choisit pas, comme André – envers qui il éprouvait une affection empreinte d'admiration – de se faire prêtre, ce fut en raison de sa vocation prononcée pour l'enseignement et la formation des enfants. La précarité des moyens financiers de la famille l'obligea d'abord à gagner sa vie au lendemain de son baccalauréat de lettres, passé en 1889. Cette nécessité se fit d'ailleurs plus impérieuse après le décès de son père, en 1890. Guiard débuta sa vie professionnelle comme avoué, mais fut ensuite recruté comme répétiteur dans différents établissements de Gien et de Paris. Il reprit aussitôt ses études en s'inscrivant à l'Institut Catholique, puis à la Sorbonne, afin de préparer une thèse de Lettres. Après sa licence (au cours de laquelle il eut pour professeur et examinateur Louis Petit de Julleville, le père du supérieur de Sainte-Croix), il se fit précepteur, métier qu'il exerça comme un sacerdoce et qui lui permit de se déplacer en province. De ces divers préceptorats, il faut retenir celui qu'il exerça de 1896 à 1898 chez un aristocrate bibliophile, M. Blanc de Kirvan, au château de Noirefontaine, près de Bourg-en-Bresse. Guiard, qui y était déjà venu en 1895, fut séduit par la beauté du paysage environnant : il choisira cette région pour y situer la trame d'*Antone Ramon*, choix qu'avait fait, avant lui, Alexandre Dumas pour *Les Compagnons de Jéhu*²⁶. Il resta à Bourg-en-Bresse jusqu'en 1899, année qu'il considéra comme perdue, assurant deux autres préceptorats trop brefs.

Un tournant dans sa vie fut sa découverte, grâce à un camarade de La Chapelle Saint-Mesmin, du mouvement chrétien *Le Sillon* auquel il adhéra avec enthousiasme. « Jusque-là sevré de tendresse, écrit son biographe et ami Jean des Cognets, il en goûta délicieusement l'incomparable amitié²⁷ ». Guiard remercia le ciel de lui avoir permis de rencontrer Marc Sangnier et de placer devant ses yeux « les grandes choses qu'il fait avec une âme humaine²⁸ ». Toutes ces amitiés fraternelles survécurent à la dissolution du Sillon, en 1910, laquelle fit suite à la condamnation du mouvement par le pape Pie X. Guiard, entre temps, soutint sa thèse de Lettres à deux volets consacrée à *Virgile et Victor Hugo* et à *La Fonction du poète*, basée sur son étude du cas hugolien. Cette thèse fut publiée en 1910 par l'éditeur Edmond Bloud, qui appartenait également à la mouvance silloniste²⁹. C'est alors que Petit de Julleville fit appel à Guiard pour l'enseignement du grec au Collège Sainte-Croix, d'abord en classe de Troisième, puis en classe de Première. Mais Amédée Guiard ne se consacra pas qu'à cet enseignement. Ses activités furent multiples. Ainsi, il fit revivre dans cet établissement les représentations théâtrales auxquelles il avait assisté à La Chapelle Saint-Mesmin, selon une tradition qui remontait, comme le note Montherlant, à Monseigneur Dupanloup³⁰. Il fit jouer avec les élèves de Troisième, tour à tour *Iphigénie*, *Polyeucte*, *Ion*, *Les Oiseaux*³¹ et *Athalie*. Montherlant confesse avoir été durablement bouleversé par la représentation d'*Iphigénie*, de Jean Moréas, appuyée par la musique de l'abbé Thorelle³². Guiard avait déjà une bonne maîtrise du théâtre grâce aux saynètes ou aux pièces qu'il avait montées dans le cadre de ses activités sillonistes, pièces dont il était lui-même l'auteur ou l'arrangeur. Citons l'exemple le plus connu : son adaptation du *Mystère de Saint Denis*, en cinq actes,

²⁶ Bourg-en-Bresse, l'Église de Brou, la forêt de Seillon, la Reyssouse sont autant de noms qui apparaissent dans *Les Compagnons de Jéhu* et *Antone Ramon*. Alexandre Dumas inventa, pour les besoins de son histoire, sur le lieu dit des Noires-Fontaines, un château qui n'existait pas alors, mais qui fut construit depuis et où Amédée Guiard passa plus de deux années de son existence.

²⁷ Jean des Cognets, *L'un d'eux, Amédée Guiard*, p. 93. Écrivain et journaliste, Jean des Cognets (Saint-Brieuc, 1883 - †id., 1961) fut l'un de ceux qui encouragèrent le plus vigoureusement Amédée Guiard à faire paraître *Antone Ramon* – le feuilleton de *La Démocratie* – en librairie. Jean des Cognets collabora à *L'Ouest Eclair* et fut le directeur du *Petit Echo de la Mode*.

²⁸ Jean des Cognets, *op. cit.*, p. 87.

²⁹ Amédée Guiard, *La Fonction du poète, étude sur Victor Hugo*, Thèse de doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'université de Paris, Bloud, 1910, VIII, 316 p. et *Virgile et Victor Hugo*. Paris, Bloud, 1910, VIII, 195 p.

Mentionnons ici que c'est à peu près à cette époque qu'un ami de Guiard, Francisque Gay, qui "appartenait" à la maison Bloud, prit une part plus importante dans cette entreprise, ce qui se traduisit par le changement de nom de l'éditeur en "Bloud et Gay".

³⁰ Montherlant, *La relève du matin*, [Coll. Pléiade. Essais] Notes V. p. 164.

³¹ Cette pièce d'Aristophane a été jouée en grec.

³² Montherlant, *op. cit.*, Notes II, p. 161 [Coll. Pléiade. Essais]. À cette représentation mémorable assistaient outre l'auteur de la pièce (Jean Moréas), François Mauriac et Maurice Barrès.

représenté au Sillon en 1907. Mais le professeur de Sainte-Croix eut également des activités plus austères : il s'engagea dans l'action sociale et fut l'un des membres les plus zélés du syndicat de l'enseignement libre³³.

... au caporal Guiard mort pour la France

Son roman *Antone Ramon* remporta un incontestable succès d'estime lorsqu'il parut en feuilleton dans le quotidien *La Démocratie*, si l'on en juge par les lettres enthousiastes que de nombreux lecteurs adressèrent à l'auteur³⁴. La plupart de ces lettres émanaient de professeurs d'instituts catholiques. Quelques enseignants lurent le roman en classe. Ce fut le cas à Lyon, au petit séminaire Saint-Jean ("l'antique école Leidrade", célèbre depuis le Moyen âge pour sa manécanterie), où l'abbé Joseph Lavarenne poussa le jeu jusqu'à trouver, dans sa classe de Troisième, des correspondances vivantes aux personnages d'Antone Ramon et de Georges Morère, et échangea des photos ainsi que des poèmes de sympathie avec la Troisième de Guiard à Sainte-Croix. Il vaut la peine de dire deux mots de la brève amitié qui unit ces deux professeurs également sensibles à la beauté des visages. Ayant adhéré au Sillon de Lyon, Joseph Lavarenne avait eu l'occasion d'assister en 1906, à Orléans, à l'une des conférences données par Amédée Guiard, qui était de treize ans son aîné. Mais ce n'est qu'en 1912 qu'il entra en correspondance avec son collègue de Sainte-Croix, à la suite de la représentation d'*Iphigénie*, dont la presse s'était fait l'écho. Le professeur lyonnais partageait avec celui de Neuilly, outre une origine sociale modeste (son père avait tenu, rue des Capucins, un commerce d'articles de voyage), un goût prononcé pour le théâtre, la poésie, et pour l'écriture en général. Lui-même avait composé, à l'âge de douze ans, une pièce (*Pour un sou*) et avait publié à vingt et un ans son second roman (*Alors ils se connurent*, après *La Fin des petits*) : cette vocation était un élément de plus qui les rapprochait, bien que Lavarenne ne fit jamais état de sa précoce production littéraire. Il est très vraisemblable que c'est en raison de cette "amitié épistolaire" qu'Amédée Guiard choisit de faire de son héros, le jeune Antone, un petit Lyonnais, un *gone*, habitant Place Bellecour. Lorsqu'en 1914, son feuilleton, réuni en un ouvrage, fut édité par J. Duvivier, à Tourcoing, Lavarenne en publia aussitôt une analyse enthousiaste dans *L'Express de Lyon*³⁵, taisant deux critiques minimes qu'il avait émises, en privé, sur le scénario. La mort interrompit trop tôt une amitié chaleureuse entre deux hommes que tout réunissait. L'abbé Joseph Lavarenne poursuivit seul sa carrière littéraire et ecclésiastique : il devint un écrivain régionaliste apprécié en même temps qu'il assumait les fonctions de secrétaire, puis de président de la Propagation de la Foi³⁶.

C'est à un autre ami qu'Amédée Guiard dédia son livre : Marc Sangnier. Celui-ci salua immédiatement la parution de cette « probe, sincère et courageuse analyse d'une âme de collégien ». Il est utile de donner ici la formule par laquelle Marc Sangnier souhaita un grand succès au roman, parce qu'elle livre en même temps sa position et celle généralement des sillonnistes sur les amitiés particulières : « Et si ce petit bonhomme d'Antone, tendre et douloureux, dont le jeune cœur est assez profond pour enfermer une infinie souffrance, victime innocente des règles sages et des utiles conventions, allait pousser tout d'un coup Amédée Guiard jusqu'à la célébrité³⁷... ». Cette parole, hélas, ne fut pas prophétique : le roman parut quelques semaines avant l'assassinat de Jaurès par un ancien sillonniste, Raoul Villain, événement qui précéda de trois jours l'entrée de la France dans la Première Guerre mondiale. Guiard fut mobilisé en novembre 1914, et se désola de rester à l'arrière comme entraîneur ou comme garde-voie, alors même que son ami sillonniste Henry du Roure, engagé

³³ La lettre de A. Flasque au père André Guiard, frère d'Amédée, datée du 23 août 1918 en apporte un témoignage probant. (Fonds Amédée Guiard 3243. Bibliothèque Franciscaine Provinciale.)

³⁴ Archives Amédée Guiard 3243. Bibliothèque Franciscaine Provinciale.

³⁵ J. Lavarenne, "Le Roman d'un petit Lyonnais", *L'Express de Lyon* du 26 juin 1914.

³⁶ Une prélature était attachée à la présidence de la Propagation de la Foi, de sorte que c'est avec le titre de Monseigneur que son nom fut donné, à sa mort, à une voie publique lyonnaise du 5^{ème} arrondissement : "Rue Mgr Lavarenne". Né à Lyon le 25 septembre 1885, Joseph Lavarenne publia sous les pseudonymes de Joseph des Verrières (d'après le nom du petit séminaire de son enfance) ou de Benoît Lerégent, 48 pièces de théâtre dont trois pour les marionnettes (il était membre de la *Société des Amis de Guignol*) et une quinzaine de contes régionalistes. Il fut ordonné prêtre en 1909, l'année où il passa, à Paris, sa Licence de Lettres. Mgr Lavarenne est mort à Lyon le 14 novembre 1949.

³⁷ Souligné par moi. *La Démocratie* du 1-2 Juin 1914, n° 1383.

dès le début de la guerre, était mort au champ d'honneur, le 21 septembre 1914. Le professeur de grec de Sainte-Croix refusa de rejoindre un camp d'instruction pour passer officier et demanda son départ pour le front avec le 405^e régiment d'Infanterie. Simple caporal, il fut blessé par des éclats d'obus au visage et au genou, lors de la terrible attaque du Bois de la Folie, près de Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), le 28 septembre 1915. Il refusa d'être évacué et, après avoir été soigné, regagna le champ de bataille. On retrouva son corps peu après. Inhumé au cimetière militaire de la ferme La Motte au Mont Saint-Eloi, il fut cité à l'ordre de l'armée. Quelques années plus tard, en 1923, à la suite de la désaffectation de ce cimetière, son corps fut transféré au cimetière national Notre-Dame de Lorette (tombe n° 945).

Postérité d'Amédée Guiard et de son œuvre interrompue

Dès que la nouvelle de sa mort fut connue, c'est-à-dire assez tardivement, en janvier 1916, un hommage lui fut rendu à Sainte-Croix, par une messe de requiem, puis par un article nécrologique dans le bulletin de l'établissement³⁸. Nous avons déjà mentionné l'article éloquent de Maurice Barrès, paru en 1916¹¹. Cet article fut reproduit en préface des *Carnets de guerre* d'Amédée Guiard, publiés en 1917 autant pour saluer sa mémoire que pour conforter la résistance nationale et édifier les foules. Le premier conflit mondial fit tomber tant d'hommes éminents qu'à peine avait-on rendu hommage à un grand disparu qu'il fallait encore s'incliner devant la perte irréparable d'un autre héros d'égale valeur. Saignée, encombrée par tant de morts, son élite fauchée, la France ne commença à prendre pleinement conscience du désastre qu'en renaissant à la vie au lendemain de la guerre. Ceux des amis d'Amédée Guiard qui lui avaient survécu voulurent alors ressusciter sa mémoire. Jean des Cognets rédigea sa biographie, que la maison Bloud et Gay publia en 1921. Un chapitre lui fut consacré par un ancien silloniste, Hubert-Aubert, dans le troisième tome de l'émouvante et très impressionnante *Anthologie des écrivains morts à la guerre*³⁹. Des extraits de ses carnets intimes, suivis de ses carnets de guerre, furent édités en 1926, avec une préface de Petit de Julleville. La même année fut publiée sous le titre *Le Poème de l'enfance* une sélection de ses très nombreuses poésies, basées, pour la plupart, sur des souvenirs de jeunesse. L'ouvrage, préfacé par Jean des Cognets, faisait suivre ces poèmes sur l'enfance d'une adaptation des *Oiseaux* d'Aristophane. Enfin, son ami Francisque Gay réédita, en 1928, *Antone Ramon*, avec quelques retouches mineures de Jean des Cognets. Le roman fut traduit en italien et en allemand⁴⁰ et eut même l'honneur d'une impression en braille. Néanmoins, il ne connut pas le succès que rencontra le roman de Roger Peyrefitte (prix Renaudot 1945) qui, malgré sa facture classique, semblait sortir des sentiers battus et s'élancer en terrain vierge. *Les Amitiés particulières*, injustement, effaça la trace d'*Antone Ramon*.

***Antone Ramon*, le mille-feuilles du petit mitron**

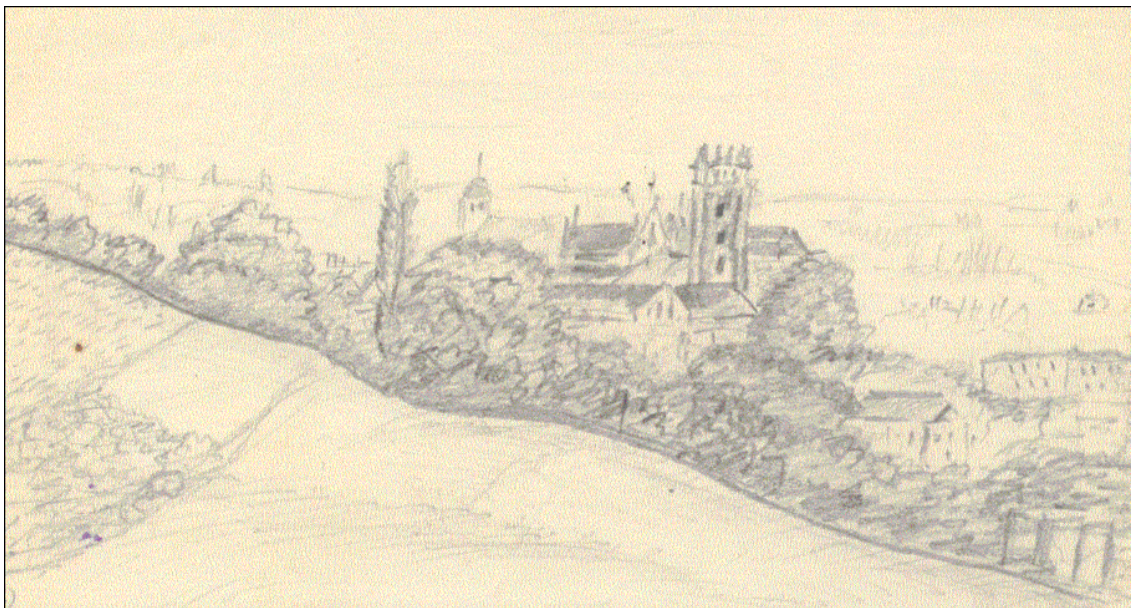
Il faut avoir présent à l'esprit la publication de ce roman en feuilleton pour en comprendre la structure et le rythme narratif. S'il est vrai qu'il fut rédigé « au jour le jour » comme le dit Petit de Julleville, il serait faux de croire qu'Amédée Guiard l'écrivit « sans savoir où il allait ». *Antone Ramon* est au contraire un récit très élaboré, découpé en petits chapitres de lecture aisée, tous dotés d'un titre à la fois éclairant et singulier, propre en tout cas à piquer notre curiosité. L'intérêt du lecteur est soutenu en permanence, notamment par des effets d'annonce. Ainsi, on apprend dès le début, qu'Antone a choisi pour confesseur le supérieur Perrotot, « pour son malheur ». De même cette phrase, au début de l'intrigue, à propos du héros : « Il ne se doute pas de l'impression profonde qu'il a faite sur l'esprit et le cœur d'un autre camarade. » Elle se trouve répétée plusieurs pages plus loin, comme si l'explication allait éclater : « Il ne se doute pas que son arrivée a bouleversé une âme. Depuis sa promenade avec Antone, une révolution s'est faite en Miagrín. » En fait, on n'en découvrira

³⁸ *Bulletin de Sainte-Croix*, n° 24, Février 1916, pp. 177-181.

³⁹ *Anthologie des écrivains morts à la guerre*, Tome III, Amiens, Edgar Malfère, 1925, pp 336-348. Ce tome contient également un chapitre consacré à Henry du Roure et rédigé par Jean des Cognets (pp. 649-660).

⁴⁰ La traduction allemande, due à Theodore Jung, parut en 1931 chez Glok & Luß, (294 pages). Nous n'avons pas trouvé trace de la traduction italienne mentionnée dans une recension, parue en 1928, d'*Antone Ramon*, par Jean des Cognets.

les conséquences que beaucoup plus loin dans l'intrigue. Un autre exemple permet d'exclure l'hypothèse d'une rédaction à l'aveuglette : l'auteur ménage habilement une surprise à plusieurs chapitres de distance. Ce long épisode central se joue alors qu'Antone en est venu presque à haïr son ami Georges, de dépit. L'aîné, en effet, mal guidé par ses éducateurs, a repoussé, à contrecœur, l'amitié particulière du cadet. Les deux garçons vont s'opposer à l'issue d'un concours de rédaction, gagné par Antone sur le grand favori de la compétition, Georges. Titillé par son professeur qui cherche à provoquer une émulation, Georges finit par révéler qu'Antone a triché. Ce dernier, indigné, proteste de son innocence et hurle à la machination d'un aigri. Une telle affaire, dans un tel collège, prend vite des proportions tragiques : elle provoque enquêtes, confessions, interventions du supérieur et des parents, et scinde les élèves en deux camps adverses. Impossible de savoir qui ment. Amédée Guiard a rédigé tout l'épisode de manière que le lecteur ne puisse pas en deviner l'issue, laquelle constitue, de surcroît, en elle-même, un nouveau drame. Comme le souligne Jean des Cognets et ainsi que le confirment les souvenirs manuscrits d'Amédée Guiard, tout cet épisode a été vécu par l'auteur et transposé dans son roman. Dans la vie, ce fut le petit Maurice Pujot qui tricha, et Guiard qui, ayant recueilli les confidences du coupable, lui conseilla une porte de sortie honorable. Beaucoup d'autres péripéties de l'intrigue sont également des transpositions de sa propre biographie, prêtées à l'un ou l'autre des personnages. De sorte que l'on peut dire que ce roman est d'une certaine manière l'œuvre de toute une vie que Guiard avait longtemps mûrie en lui avant de l'offrir à la postérité. Il s'était par ailleurs longuement familiarisé avec le genre et la technique romanesques (après avoir réfléchi sur la fonction du poète) par plusieurs conférences sur *Le Roman au XIX^e siècle* qu'il donna au cours de l'hiver 1909-1910 au Sillon⁴¹.



L'abbaye de Brou et son église gothique flamboyante, à l'entrée de Bourg-en-Bresse, dessinées par Amédée Guiard sur un feuillet adressé à son frère, en 1895. Ce sera le décor d'*Antone Ramon*, dix-huit ans plus tard. [Fonds Amédée Guiard 3243, Bibliothèque Franciscaine Provinciale.]

L'action d'*Antone Ramon* tient tout entière dans une année scolaire, de l'automne 1901 aux prémices des grandes vacances 1902. Elle se déroule dans un décor prestigieux. L'auteur a choisi en effet de situer son collège Saint-François-de-Sales dans l'abbaye de Brou (à l'entrée sud de Bourg-en-Bresse), célèbre pour l'église que Marguerite d'Autriche fit édifier afin d'abriter le tombeau de son

⁴¹ Parmi les questions qu'il examina au cours de ces conférences, exemples à l'appui, il faut citer celles-ci : le roman historique donne-t-il l'intelligence de l'histoire ? (Examen de *Cinq-Mars*, des *Trois Mousquetaires*, de *Notre-Dame de Paris* et de *Quo Vadis* ?). Le Roman de passion est-il un remède préventif contre la passion ? Le Roman réaliste donne-t-il la science de la vie ? Le Roman peut-il se servir de but à lui-même ? (c'est l'examen du "roman artistique", de la théorie de l'art pour l'art). Le Roman peut-il nous éclairer sur nos rapports avec la nature, avec les hommes, et avec Dieu ? (réponse basée sur l'étude de René Bazin, Maurice Barrès, Marcel Prévost et Paul Bourget.)

mari, Philibert le Beau, duc de Savoie. Amédée Guiard fut très sensible à la splendeur de cette chapelle dont Huysmans a écrit, avec emphase, qu'elle était la « dernière fusée lancée par le style gothique flamboyant, déchu, mais exaspéré de mourir ». Guiard en donne une description dans son roman, et souligne la majesté des monuments funéraires. À son frère André, il avait livré, en 1895, un compte rendu de sa visite à Brou, et noté ce détail à propos du catafalque du duc de Savoie : « Les enfants qui tiennent le casque, le bouclier et les armes du noble duc n'ont pas les attitudes bêtes des amours du XVIII^e siècle, on sent que ce sont de petits pages espiègles, malins et subitement attendris par la mort de leur seigneur⁴² ». C'est du reste sur ce curieux critère, la beauté et le prestige d'une chapelle, que, dans le roman, les parents d'Antone ont basé leur choix d'une école pour leur fils unique. Grâce aux promenades organisées par les prêtres comme à celles qu'effectue Antone à bicyclette pendant ses vacances, l'auteur nous fait découvrir les splendeurs des pays de Bresse ou de Bugey : la forêt de Seillon, le lac de Nantua, le lac de Salyns. Il intègre même la beauté du décor dans une péripétie de son scénario : une bataille de boules de neige qui tournait à la confrontation réelle, très dure, entre garçons, prend subitement fin, dans une clameur d'émerveillement, parce que le soleil couchant, à la faveur d'une trouée nuageuse, vient d'illuminer de pourpre et de rose l'horizon enneigé de la forêt de Seillon...

Georges, Antone et les autres

Antone Ramon conte l'histoire d'une amitié particulière contrariée, celle qu'un jeune Lyonnais de treize ans, Antone, voulait vivre avec un camarade de quinze ans, Georges Morère. Ce dernier, un bon élève dont le sérieux réjouit parents et professeurs, repousse d'abord avec mépris la demande touchante du petit de l'avoir pour ami. Mais les malheurs d'Antone et la persistance de sa quête affective bouleversent Georges : « Il ne voulait pas paraître intimidé et cependant il était ému, désorienté, bousculé par ce camarade plus jeune et reculait en désordre. Qu'est-ce que c'était que ce gamin aux manières et au langage encore puérils, qui lui montrait une pareille supériorité d'âme, un don du cœur indéfinissable, une richesse intérieure qu'il soupçonnait à peine ? Il était humilié d'être si novice auprès de lui, si embarrassé devant tant d'aisance, si contraint après tant de confiance, si froid en réponse à tant de chaleur. » Ce sont les prémisses d'un événement sublime : l'éclosion d'une amitié. Une amitié d'autant plus émouvante qu'elle naît sur la requête du plus jeune. La suite du roman délivre un message, car il y a un message dans *Antone Ramon*, un message à la fois clair et nuancé. Amédée Guiard a voulu montrer les conséquences désastreuses que pouvait entraîner l'opposition des éducateurs aux amitiés intimes entre garçons. (Il reste néanmoins, dans sa démonstration, de manière mesurée, du côté des éducateurs catholiques éclairés : il prône le discernement, le tact, non l'indifférence ou le laisser-faire.) En l'occurrence, l'intervention du père Buxereux pour détruire la liaison naissante Antone-Georges va provoquer le désarroi du cadet, sa souffrance morale, l'effondrement de son moi et son entraînement dans le mal par des élèves peu recommandables. Tout le drame du roman est issu de cette ingérence malheureuse des parents et du prêtre, animés les uns et les autres des meilleures intentions du monde. L'intrigue s'enroule autour de cet axe et se déploie en mille pièces, où l'auteur laisse deviner, çà et là, ses propres conceptions sur l'attitude à adopter face aux amitiés ardentes entre garçons. Sur ce que les ecclésiastiques appellent les « dérives sensuelles » de ce genre d'amitiés, Guiard reste discret et procède plutôt par suggestion. Ainsi, lorsque Antone, qui joue Britannicus, se retrouve en tête-à-tête, pour une collation, avec Dubled, un élève qui tient le rôle de Burrhus, l'auteur se contente de cette furtive esquisse :

- Hein ! j'ai été gentil, fait remarquer Dubled, et il s'approche de l'enfant sous prétexte de remettre une agrafe. Antone se laisse faire, et le vertueux Burrhus lui murmure :
- Tu sais que tu es gentil à croquer.

Mais Antone le voit venir et se hâte de regagner les coulisses.

En dépit de cette retenue, il se trouva plusieurs correspondants pour reprocher à l'auteur d'être trop clair. On lui conseilla même de supprimer une scène de baiser dans le cou. Il s'agit pourtant d'un baiser non désiré par Antone, qu'un camarade amoureux lui donne par surprise (l'affaire sera réglée par les garçons eux-mêmes, sans que les autorités du collège en soient informées). Il est vrai qu'en

⁴² Lettre d'Amédée à André Guiard du 13 octobre 1895, écrite du château de Noirefontaine. Fonds Amédée Guiard 3243. Bibliothèque Franciscaine Provinciale.

d'autres passages, Guiard se livre à des propos assez surprenants, qu'on pourrait croire ingénus, dépourvus en tout cas de cette réserve hypocrite que les autorités exigeraient aujourd'hui d'un professeur de l'enseignement libre. Lorsqu'il décrit, par exemple, les émois du jeune Antone, grisé par son petit succès théâtral dans *Britannicus*, Guiard s'autorise ce commentaire : « Il ne peut se douter que ce qui a ému le colonel, l'évêque, ses tantes, toutes les mères, tous les hommes et même inconsciemment ses camarades, c'est le timbre de sa voix, les lignes fières et souples de son corps vibrant d'adolescent ; et que cette voix, cette beauté, ont fait accepter les gaucheries et les inexpériences de son jeu. »

Il faut lire également le court passage où le professeur Berbiguet corrige l'essai d'interprétation que donne Antone des premières paroles d'Oreste à son ami Pylade dans *Andromaque* : « Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle... ». Berbiguet indique comment faire sentir la tendresse d'Oreste pour son ami, et finit par ces mots : « Et il l'embrasse, évidemment. Comprenez-vous un peu ? »

Peut-être est-ce par volonté d'équilibrer ces quelques mouvements de lyrisme que l'auteur se livre par ailleurs à une attaque frontale, moralisatrice, d'une œuvre licencieuse dont le titre imaginaire, *Premier amour*, paraît moins fantaisiste que le nom de son auteur : Tibulle Mendoza. Le lecteur érudit n'a aucun mal à reconnaître derrière le nom insolite de Tibulle Mendoza, l'écrivain Catulle Mendès – que Maupassant aurait décrit comme « un lys dans l'urine ⁴³ ». Sa pièce de théâtre *Le Roman d'une nuit* avait en effet provoqué, en son temps, un scandale, et lui avait même valu un procès. Guiard fait de la parodie de cette œuvre obscène, *Premier amour* – dont la seule détention constitue, au collège Saint-François-de-Sales, un motif d'exclusion immédiate - l'instrument par lequel deux élèves tentent de pervertir leur camarade Antone. Ils seront renvoyés de justesse grâce à l'intervention secrète du vigilant Georges Morère, et Antone, un moment, attribuera le mérite de son sauvetage au rival de Georges, l'élève Modeste Miagrin.

Le scénario, quoique relativement compliqué, comme on le voit, reste néanmoins toujours crédible : chaque péripétie est la transposition d'un événement vécu par l'auteur. Les personnages, nombreux, sont également authentiques, parce que calqués sur des personnes réelles. Contrairement aux collégiens de Peyrefitte qui s'expriment à l'unisson dans ce langage adulte, châtié, teinté d'ironie, plein de réminiscences ou de comparaisons pédantes (qui est d'ailleurs celui, sans considération d'âge ni de sexe, de tous les personnages peyrefittiens), les collégiens d'Amédée Guiard s'expriment en un langage vrai, naturel, celui des potaches de l'époque 1900. Leur jargon, leur humour, leur cruauté candide parfois, nous sont restitués avec talent et simplicité. Les surnoms qu'ils donnent aux professeurs sont drôles (*PLM* pour le supérieur, parce qu'il passe son temps à voyager en train entre Paris, Lyon et Marseille), leurs calembours classiques (« S'il faut ramer, Ramon ! »). La façon qu'ils ont de se moquer du couple d'amis en mélangeant prénom de l'un et patronyme de l'autre, en attribuant un surnom féminin au petit Antone (*Ninette* au lieu de *Tonio*) ou en singeant des dialogues du genre : « – Tiens mon chou ! – Tiens mon chéri ! », tout cela semble pris sur le vif, dans un collège français quelconque du siècle dernier. L'ensemble fait qu'en dépit du décalage entre l'intrigue et notre XXI^e siècle naissant, le roman demeure lisible et garde une certaine fraîcheur. Sans doute même paraîtra-t-il, à l'avenir, moins désuet que *Les Amitiés particulières*, œuvre à laquelle André Gide prédit une forme d'immortalité.

Montherlant et *Antone Ramon*

Nous avons vu que l'auteur des *Garçons* mentionna à plusieurs reprises *Antone Ramon* comme le meilleur roman paru sur le thème des amitiés particulières. Il serait injuste de ne voir dans cette louange qu'une habile manœuvre destinée à rabaisser de façon détournée l'ouvrage de Roger Peyrefitte, dans lequel Montherlant décela quelques faiblesses⁴⁴. La restriction qu'il fit, dans son éloge, relativement au style d'Amédée Guiard (lequel aurait peut-être gagné, effectivement, à se rapprocher, en noblesse, de la noblesse de son sujet) confirme la sincérité de ce jugement. En dépit de cette appréciation flatteuse, il ne semble pas que Montherlant se soit le moins du monde inspiré d'*Antone Ramon* pour concevoir *Les Garçons*, une œuvre qui doit beaucoup à son expérience vécue,

⁴³ Ce jugement de Maupassant est rapporté par Maurice Barrès (*Mes Cahiers*, t. IV, p. 66). Il faut signaler aussi le curieux "mot" de Jules Renard : « Mendès, c'est la pédérasie dans le geste. » (*Journal*, 3 février 1891).

⁴⁴ Pierre Sipriot, *Montherlant sans masque, II - Ecris avec ton sang*, 1990, p. 230.

comme l'ont montré notamment Pierre Sipriot et Michel Raimond. Bien entendu, on peut trouver dans l'un et l'autre scénario des éléments convergents ou même discerner, dans le second roman, des réminiscences du premier. Ainsi, ce verset du psaume XVIII de la Vulgate, absent des pages roses du Larousse : *Nox nocti indicat scientiam*⁴⁵. Ainsi cette image de l'abbé de Pradts qui s'adresse à Alban : « le vase risquerait de se briser entre vos mains » et qui fait écho à l'alexandrin que le père Levrou dédie à Georges : « Nous portons ce trésor dans des vases d'argile⁴⁶ ». Ou encore le thème des abandons cruels (les êtres qui nous sont proches, nos intimes, nous les délaissions au moment où ils ont le plus besoin de notre présence, et jusqu'à l'instant de leur agonie, parce que notre goût de vivre nous détourne du devoir de les aimer, quoique notre affection pour eux soit de nature à rendre ce devoir supportable). Antone délaisse son ancien précepteur, le père Brillet, qui se meurt loin de lui à Nice. Bien qu'il éprouve un attachement réel pour ce prêtre à l'agonie, avec qui il a vécu de vrais moments de bonheur, il tarde à répondre à sa lettre affectueuse et paternelle, trop occupé qu'il est par les aléas de son amitié pour Georges Morère. De sorte qu'Antone finira par apprendre le décès de son précepteur avant d'avoir achevé de rédiger sa réponse. Dans un autre épisode, en écho symbolique⁴⁷ à cet événement et en annonce d'un drame plus tragique encore, le jeune Ramon, fiévreux et alité après une course à bicyclette sous l'orage, apprendra également la mort du petit chien qui l'avait suivi dans sa folle randonnée et dont il avait oublié la présence à ses côtés. De même, un moment fort des *Garçons* est le passage où Alban, afin de courir les bals et de séduire quelque jeune personne, délaisse sa mère qui se meurt. Au point que celle-ci cessera d'aimer ce fils qu'elle avait adoré de tout son être. Commentant cette fin et ce thème pathétiques, Montherlant parle des « êtres qu'on envoie au fond de l'eau par une trappe à la Carrier⁴⁸ ». Ils sont nombreux dans son œuvre à procéder de la sorte et à se désintéresser des êtres qu'ils ont aimés. C'est le cas de l'abbé de Pradts à l'égard de Serge Souplier, dès l'instant où le supérieur l'a soustrait à sa zone d'influence.

Autre convergence : l'existence de deux figures de prêtres, aux conceptions et aux motivations différentes, qui permet un dialogue enrichissant sur les garçons, sur l'éducation et sur les amitiés particulières. Ce sont les abbés Buxereux et Levrou dans *Antone Ramon*, les pères de Pradts et Pradeau de la Halle dans *Les Garçons*. Les dialogues entre collégiens et prêtres, entre Buxereux et Georges Morère comme entre de Pradts et Alban ont en commun d'opposer une certaine innocence, une certaine fraîcheur, à une dialectique habile d'esprits entraînés, façonnés par une croisade séculaire contre les « péchés de la chair » et les « mauvaises influences ».

On sait en gros quelles parts de lui-même comme de son environnement humain (Marc de Montjou, les abbés de la Serre et Petit de Julleville) Montherlant a utilisées dans la création des personnages de Linsbourg, de l'abbé de Pradts et du supérieur Pradeau de la Halle. Mais le romancier s'est-il inspiré du professeur de grec de Sainte-Croix ? Ni la description physique d'Amédée Guiard (maigre, visage ascétique, yeux bleus, barbe blonde non taillée), ni sa description morale (homme doux, brillant causeur, d'une gaieté juvénile et d'une piété hors du commun chez un laïc) ne se retrouvent dans un personnage des *Garçons*. En revanche, un petit détail de sa vie pourrait avoir été transposé par Montherlant. Dans la biographie qu'il a consacrée à Guiard, et que Montherlant a sans doute lue, Jean des Cognets raconte que l'auteur d'*Antone Ramon*, alors qu'il se trouvait en vacances en Bretagne, aborda un jour un petit garçon qu'il croisait dans la rue pour lui parler de Dieu⁴⁹. Or Pradeau de la Halle fait cette étrange confession à l'abbé de Pradts : « Quand j'étais jeune, (...) lorsque je liais connaissance avec un garçon dans la rue, pour essayer de l'amener à nous, je lui demandais : "es-tu catholique", et je lui expliquais : "es-tu catholique" signifie : "crois-tu à l'amour" ? Et je lui souriais⁵⁰ ». Un tel comportement était sans doute davantage concevable au siècle dernier, ou au XIX^e,

⁴⁵ « La nuit enseigne à la nuit » : *Antone Ramon* p. 201 ; *Les Garçons* [Coll. Pléiade. Romans II] p. 592. Le verset se trouve également dans *La relève du matin* [Coll. Pléiade. Essais] p. 27

⁴⁶ *Antone Ramon* p. 58 [L'alexandrin est inspiré du Nouveau Testament (II Corinthiens 4,7)] et *Les Garçons* p. 596.

⁴⁷ Amédée Guiard use abondamment des symboles jusque dans les moindres détails. Ainsi, lorsque le jeune Antone, las d'être gâté par ses tantes et gavé de sucreries, se débarrasse, dans un geste d'exaspération, d'un chou à la crème, il le projette avec violence contre un tableau de William Bouguereau (patronyme déjà non dépourvu de sens) qui a pour titre : *La jeune fille et l'amour*.

⁴⁸ Montherlant, *La Marée du soir, Carnets 1968-1971*, pp. 48-49.

⁴⁹ Jean des Cognets, *op. cit.*, p. 180-181.

⁵⁰ Montherlant, *Les Garçons*, [Coll. Pléiade. Romans II] p. 466.

qu'aujourd'hui. Mais que Jean des Cognets ait pris soin de nous le consigner atteste de sa singularité. D'où la justification de l'hypothèse que nous avons formulée : ce détail prêté au supérieur de Notre-Dame du Parc ne serait pas né spontanément dans l'imagination de Montherlant ; celui-ci l'aura puisé dans la biographie de l'aimable helléniste de Sainte-Croix.

Au total, on voit néanmoins que les fils subtils qui relient *Les Garçons* au roman d'Amédée Guiard sont, en vérité, assez ténus. En revanche, ceux qui relient *Les Amitiés particulières* à *Antone Ramon* sont plus visibles et plus troublants.

Peyrefitte et *Antone Ramon*

Contrairement à Montherlant – souvent disert sur la genèse de ses œuvres – Roger Peyrefitte n'a jamais mentionné le nom de Guiard. Cette constatation ne nous autorise pas à conclure qu'il n'avait pas lu le livre de son prédécesseur. Inversement, les fortes analogies que nous trouvons entre *Antone Ramon* et le prix Renaudot de 1945 ne peuvent suffire à nous convaincre que le scénario de l'un ait inspiré celui de l'autre. Peyrefitte a lui-même confié dans ses *Propos secrets* les éléments autobiographiques qu'il aurait transposés dans son roman⁵¹. Néanmoins, la question subsiste. Elle mérite quelques recherches et il n'est pas impossible qu'une réponse positive lui soit apportée un jour. Voyons, pour l'instant, en quoi consistent ces fortes analogies. En premier lieu, signalons comme de simples coïncidences les faits que dans les deux romans, le "grand" se prénomme Georges, et que le prénom du "petit", tel celui des héroïnes de Pierre Benoit, commence dans les deux cas par la lettre A. Passons sur les poèmes échangés entre garçons en témoignage maladroits de leur amitié passionnée : il s'agit presque d'un lieu commun, présent déjà dans *L'Elève Gilles*. Motif peu crédible d'un renvoi dans *Les Amitiés particulières*, un tel poème ne vaut à son auteur, chez Guiard, qu'un zéro humiliant, et les rires moqueurs des autres élèves. Passons également sur d'autres détails que les similitudes du sujet comme du décor ne peuvent que faire concorder : ainsi le cycle des vacances scolaires dans ces institutions de province, marqué par le départ en train des enfants comme des professeurs ; ainsi les messes au cours desquelles le thuriféraire encense son ami ; ainsi les lectures de textes religieux au réfectoire, textes symboliquement liés, chez Peyrefitte, à l'intrigue romanesque ; ainsi les projets, pendant les vacances, de courses à bicyclette jusqu'à la ville voisine où demeure l'ami chéri, etc. Tenons ces rapprochements pour obligés.

Le thème de la *jalousie* entre garçons amoureux et des manœuvres auxquelles ce sentiment malsain peut pousser un être jeune afin de supplanter un rival dans le cœur de son favori est un ressort dramatique crucial d'*Antone Ramon*. Un élève issu d'un humble milieu campagnard, Modeste Miagrin, jalouse l'amitié qui lie les héros Antone Ramon et Georges Morère, autant que leur aisance sociale : ces derniers sont fils de la haute bourgeoisie locale. Miagrin va tout faire pour séparer les deux amis et conquérir Antone, qui le trouble et qu'il admire. Il va notamment utiliser à cette fin une lettre de Georges à son camarade, et faire en sorte que les autorités du collège la récupèrent. C'est là un deuxième rapprochement prégnant entre les *Amitiés particulières* et *Antone Ramon*. Les billets doux et leur exploitation comme pièces à conviction jouent en effet un rôle important à deux reprises dans le roman de Peyrefitte. On sait que le père Lauzon exige de Georges de Sarre qu'il lui cède les billets d'amour d'Alexandre comme preuve de sa réforme morale et de sa volonté d'entraîner son ami dans cette même voie. On sait aussi que la restitution de ces témoignages d'amitié provoquera le désespoir d'Alexandre et sera la cause directe de son suicide. Dans *Antone Ramon*, le père Buxereux, qui suit Georges Morère, exige de celui-ci qu'il brûle la lettre d'Antone, en témoignage de sa volonté de renoncer à une amitié particulière. Cette scène, où l'on voit Georges protester, dans un sanglot, qu'il n'a même pas lu la lettre de son ami (sa mère la lui avait lue de vive voix, et s'était inquiétée des sentiments de tendresse qu'elle y trouvait au point de décider d'aller voir le prêtre) est l'une des scènes émouvantes du roman. Elle sera à l'origine de la chute morale d'Antone, et très indirectement, de sa mort. Georges accepte à contrecœur de brûler la lettre, puis se jette en pleurs dans les bras de sa mère, elle-même bouleversée par ce sacrifice. Plus loin, Miagrin tentera de perdre Georges Morère grâce à un fragment d'une autre missive, de la même manière que Georges de Sarre réussit à perdre André Ferron à l'aide d'un poème équivoque que ce dernier dédiait au beau Lucien Rovère. Cette *jalousie*

⁵¹ Roger Peyrefitte, *Propos secrets*, pp. 297-303.

entre garçons occupe le début des *Amitiés particulières*. Mais – faiblesse du scénario de Peyrefitte – c’est le héros de son roman qui est jaloux et qui procède de la sorte pour éliminer un rival dans le cœur de Lucien. D’où les quelques contorsions auxquelles le romancier se livre, afin de ne pas noircir à l’excès son personnage : plagiaire, fourbe (Georges dupe ses supérieurs avec jubilation), tricheur, parjure et délateur, c’était beaucoup pour un héros de quatorze ans. Au sein de tant de noirceur, sa chasteté exceptionnelle devenait incompréhensible : une tache de pureté. Aussi Peyrefitte le fait-il reculer au dernier moment devant l’abjection de son geste : Georges renonce à sa délation, mais... le billet lui glisse des mains, tombe on ne sait où, et sera récupéré par le supérieur, d’où le renvoi du rival. (Cette “ficelle” qui rend la délation moins abjecte puisqu’elle est *in fine* involontaire, est l’une des nombreuses faiblesses du roman. Mais telle est la force de l’amour dans les *Amitiés particulières*, que le roman reste beau en dépit de ses imperfections.)

Le dernier élément qui rapproche *Les Amitiés particulières* d’*Antone Ramon* me semble capital. Les deux romans s’achèvent en effet sur la mort du petit, de l’innocent, de la victime, et sur la volonté de survie de l’aîné, Georges. Antone et Alexandre sont deux enfants qui engagent leur cœur de façon spontanée, un grand cœur, un cœur de treize ans, débordant de tendresse. Ils sont étrangers au monde du péché construit par les adultes, étrangers à la vision chrétienne de la chair faillible. Tous deux sont victimes de l’absurde système sacrificiel des hommes, tourné contre l’homme même par méconnaissance de l’humaine nature. Tels des agneaux émissaires, ils sont immolés sur l’autel d’une religion qui pratique encore, sous une forme très subtile, le sacrifice humain. Leur mort, dans les deux romans, arrachent des larmes aux lecteurs les plus froids. Mais la fin qu’a imaginée Guiard est à la fois plus vraisemblable et bien supérieure au dénouement mitigé auquel Peyrefitte, par souci d’éviter toute influence néfaste sur les esprits faibles, s’est résolu. Il n’y a pas, en effet, d’explication vraie à la volonté qu’a Georges de Sarre de survivre à la mort de son petit, hors celle-ci : Georges aime beaucoup plus la vie qu’il n’a aimé Alexandre. C’est une fin peu romantique. « Tu es le garçon que je suis, tu respirez en moi... nous serons désormais toujours ensemble... » (tirade que le beau film de Jean Delannoy a scrupuleusement respectée) ne trompe personne : c’est le cri d’un vivant lucide plus que d’un amoureux fou. L’instinct de vie, en lui, est le plus fort. Certes, la trappe de Carrier est moins infâme quand c’est un mort qu’elle envoie par le fond, mais Alexandre est bel et bien, quoi que Georges dise pour s’en défendre, envoyé par le fond. Peyrefitte, qui a répété maintes fois combien il méprisait le suicide, a voulu une fin édifiante. Elle l’est. Au prix d’une déception. Le lecteur qui a pleuré la mort de l’enfant en veut à l’aîné de n’être pas à la hauteur. On entrevoit déjà le petit-bourgeois que deviendra Georges, les pieds rivés au sol, un rien veule. Une vie terne et rangée. Son regard a quitté les étoiles.

La fin d’*Antone Ramon*, vraisemblable d’un point de vue purement psychologique, reste, elle, dans le registre du sublime. Guiard nous fait partager la terrible nuit de prière et d’angoisse que traverse Georges Morère tandis qu’à deux pas, dans l’infirmerie du collège, agonise son jeune ami. Antone avait demandé à tous pardon et avait pardonné à tous avant de sombrer dans le coma. Comment ne pas être bouleversé par cette ultime préoccupation, par la noblesse de cette petite âme qui s’en va ? Resté seul dans la nuit, face à la mort qui rôde, Georges Morère vit une crise d’angoisse fortement teintée de culpabilité. Sous les yeux du lecteur, cette crise monte jusqu’au paroxysme. Elle ne trouve sa résolution que grâce à la prière et à l’acceptation, stoïcienne dans son essence et chrétienne dans sa formulation, du destin d’Antone Ramon : quoi qu’il advienne, il est bien qu’il en soit ainsi. Même si la mort survient. Chrétienement dit : *que Votre volonté soit faite*. Qu’importe la durée d’une vie : quelques mois denses et féconds valent bien une vie entière. Toute l’existence d’Antone se trouve en quintessence dans l’espace fugitif d’une année scolaire. Et sa mort sera peut-être plus chargée de sens que ne l’aurait été une longue vie. La crise d’angoisse de Georges trouve enfin son apaisement. Le calme et la résignation succèdent à la tempête. Au petit matin, lorsque la cloche du collège annonce, en sonnante, la mort du jeune Antone, elle jette la stupeur et l’effroi parmi les garçons qu’elle réveille. Et quand le surveillant du dortoir lance l’appel : *Benedicamus Domino* (Bénédissons le Seigneur), seule, dans un profond silence, la voix de Georges s’élève pour répondre : *Deo gratias*. Grâces soient rendues à Dieu : ce sont les derniers mots du roman.

Antone Ramon n’est peut-être pas un chef-d’œuvre absolu. Mais c’est une œuvre forte, une œuvre qui compte. En définitive, il y aura eu, au siècle dernier, assez curieusement, tous les trente ans,

un grand roman en langue française sur les amitiés particulières : en 1913 (*Antone Ramon*), 1943 (*Les Amitiés particulières*) et 1973 (l'édition intégrale, non expurgée, des *Garçons*). Chaque fois, l'audace de l'œuvre semble s'être accrue. Le roman de Montherlant, le plus audacieux des trois, est un chef-d'œuvre. Aussi ne faut-il pas désespérer de 2003.

Jean-Claude Féray

Je remercie la secrétaire de l'Institut Marc Sangnier et la bibliothécaire de la Bibliothèque Franciscaine Provinciale pour leur amabilité et leur diligence. Je suis particulièrement reconnaissant envers Madame Marie-Louise Gaultier-Voituriez (Institut Marc Sangnier) de m'avoir signalé l'existence des Archives d'Amédée Guiard.